Sewrin, Charles Augustin
La laitiere de Bercy

PQ
2427
S8L35

Servin et Chazet

La laitière de Bercy.

1805.

LA LAITIÈRE DE BERCY,

COMÉDIE ANECDOTIQUE

EN DEUX ACTES ET EN PROSE, MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR MM. SEWRIN ET CHAZET.

Représentée, pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 4 ventôse an 13.

Prix : 1 franc 50 centimes.

A PARIS,

Chez BARBA, libraire palais du Tribunat, n°. 51, galerie derrière le théâtre Français.

AN XIII. — 1805.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
CAROLINE DE RENNEVILLE, femme de Constantin de Renneville, détenu à la Bastille. Caroline, jeune et jolie, habite Bercy sous les simples habits d'une laitière, et sous le nom de Clairine.	Mme Desmarres-Th.
CONSTANTIN DE RENNEVILLE, prisonnier de la Bastille,	M. Henry.
CORBÉ, premier porte-clef de la Bastille, amoureux de Clairine,	M. Hippolyte.
M. DE COLBERT, retiré du ministère,	M. Vertpré.
RÉNÉ, fermier à Bercy, homme probe et humain, protégeant Clairine, qu'il a à son service depuis trois ans,	M. Saint-Légé.
BRUNO, paysan niais et roux, épris de Clairine, et rival de Corbé,	M. Carpentier.
PASCHAL, courrier de M. de Colbert,	M. Carle.
Un Lieutenant de la Bastille.	
UN INVALIDE DE LA BASTILLE,	M. Fichet.
UN PAYSAN DE BERCY,	M. Catalan.
Plusieurs Laitières, Jardiniers, Jardinières de Bercy, Invalides de la Bastille, domestiques de M. de COLBERT.	

La scène se passe à Bercy, petit village près de Paris et du faubourg Saint-Antoine, sous le règne de Louis XIV.

LIBRARY
PQ
2427
S2L35

LA LAITIÈRE DE BERCY,

COMÉDIE ANECDOTIQUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une partie du village de Bercy. A droite du spectateur, un banc de pierre sous des arbres formant berceau. Le même côté est occupé par un petit bois. A gauche, l'extérieur d'une ferme, une laiterie, une vieille tourelle, les débris d'un château.

SCÈNE PREMIÈRE.

BRUNO *paraît en marchant lentement : il a une veste brune à manches, boutonnée du haut en bas, des culottes de même couleur, des bas noirs, un bonnet de laine gris et pointu sur la tête ; une longue queue, des cheveux roux et sans poudre ; des sabots à ses pieds ; dans les mains un bas de laine qu'il tricotte tout en parlant et marchant. Le peloton de laine qui sert à son ouvrage est dans sa poche : il le tire à mesure qu'il travaille.*

AIR : *Dans une forêt des Ardennes.*

Un jour dans le bois de Vincennes
Un' jeune fille s'égara ;
Un beau monsieur la rencontra,
Et parut touché de ses peines.
Savez-vous c'qu'il en arriva ?
Le beau monsieur, (bis.) zest', l'enleva.

Ta, la, la, la, la, la, la, la ;
Ta, la, la, la, la, la.

Il la conduisit à la ville,
Et d'grands cadeaux il lui donna.
La jeune fille en voyant ça
N'fit pas assez la difficile.
Savez-vous c'qu'il en arriva?
Le beau monsieur (bis.) la plantit-là.

Ta, la, la, la, la, la, la, la, la ;
Ta, la, la, la, la, la.

V'là une bonne heure que j'nous promenons, et je n'la voyons pas encore revenir. *(Il se secoue comme quelqu'un qui a froid.)* Broua, a !... Il n'fait pas chaud ce matin... la pluie qui est tombée cette nuit a rendu le tems... J'avons quasi l'onglet... *(Il met son tricot sous son bras pour souffler dans ses doigts; ensuite il se bat les côtés avec les mains pour se réchauffer.)* C'te pauvre mamselle Clairine!... il n'y a pas d'tems qui tienne; il faut la voir drez cinq heures du matin allant vendre son lait à Paris! Elle vous a une tournure!... une mine!... une grâce ! Il n'y a pas d'risque qu'elle s'amuse à écouter les passans... Par où finira tout l'amour que j'avons pour elle? Par où ?... J'n'en savons rien encore... il y en a plus d'un sur les rangs, et stila que j'craignons le plus... c'est Corbé, notre voisin, le geolier de la Bastille... O mon dieu... queu regard dur il vous a quand il lui fait les yeux doux!

SCÈNE II.

BRUNO, CORBÉ. *(Celui-ci est en veste, gilet, culottes et bas bruns foncés; il a une ceinture noire, des moustaches très-épaisses, cheveux noirs, gros bonnet de laine brune et rabattant sur les oreilles, une pipe à la bouche.)*

(Ritournelle qui annonce l'arrivée de Corbé.)

BRUNO.

Ouf!...

(Il se promène en long et en large du théâtre, et travaille sans regarder Corbé qui entre.)

CORBÉ *s'annonce en chantant.*

AIR : *Fournissez un canal au ruisseau.*

Je suis le plus gai du canton;
Pour embellir ma destinée
C'est toujours par une chanson
Que je commence la journée.

BRUNO, *marchant toujours.*

A c'te voix-là n'faut pas demander qui.

CORBÉ *s'arrête au milieu du théâtre, continue de chanter en battant son briquet.*

Ma pipe éveille mes esprits...

(Il aperçoit Bruno, et se met à rire.)

Ha! ha! ha! ha!

BRUNO, *s'arrêtant, et fâché.*

Monsieur, finirez-vous, de grâce?
Pourquoi riez-vous quand je passe?

CORBÉ.

Pourquoi passes-tu quand je ris?

BRUNO.

Le chemin est libre peut être ben?

CORBÉ.

Je ne te le dispute pas.

BRUNO.

J'attends ici.

CORBÉ.

Et moi je viens attendre.

BRUNO.

Qui?

CORBÉ.

Que t'importe...

BRUNO.

Je m'en doute.

CORBÉ.

Pourquoi le demandes-tu?

BRUNO.

All' n'viendra pas.

CORBÉ.

Tant mieux; tu ne t'en iras que plutôt.

BRUNO.

Non. je reste à ma place toute la journée.

CORBÉ.

Et moi à la mienne toute la nuit.

BRUNO.

Nous serons deux.

CORBÉ.

L'un tiendra compagnie à l'autre.

BRUNO.

J'nons pas besoin de compagnie.

CORBÉ, *s'avançant sur lui, et d'une grosse voix.*

Hé bien, va-t-en!...

BRUNO.

Je m'en vas... *(A part en s'en allant.)* au-devant de Clairine. *(Il sort par le côté droit des spectateurs.)*

SCÈNE III.

RÉNÉ, CORBÉ.

RÉNÉ, *sortant de sa ferme.*

Hé bien! on s'querelle encore ici!... Je gage que Bruno...

CORBÉ.

Vous l'avez deviné, M. Réné; c'est un taquin.

RÉNÉ.

Oh! tu ne lui cèdes pas souvent, toi, Corbé.

CORBÉ.

Jamais... il est le plus jeune.

RÉNÉ.

Et toi le moins raisonnable.

CORBÉ.

Oui, depuis que Clairine m'a tourné la tête.

RÉNÉ.

Clairine!... tu l'aimes donc aussi?

CORBÉ.

Toujours de plus en plus. *(Avec mystère.)* Nous sommes seuls, M. Réné.

RÉNÉ.

Oui, nous sommes seuls; que me veux-tu?

CORBÉ.

M. Réné, je suis premier porte-clef de la Bastille.

RÉNÉ.

Queuq'ça veut dire? Je le sais bien : après.

CORBÉ.

Ma place me vaut neuf cents livres, et près de mille écus de...

RÉNÉ.

De tour du bâton... J'entends, j'entends.

CORBÉ.

Ça fait... trois mille... et neuf cents... *(Il compte sur ses doigts.)*

RÉNÉ.

Ça fait trois mille neuf cents livres.

CORBÉ.

Ça n'fait-il que ça?

RÉNÉ.

Pas davantage... Après, après.

CORBÉ.

Le veuvage m'est nuisible, M. Réné : j'ai eu de ma première femme un fils qui commence à grandir... dès qu'il sera en âge je lui cède ma survivance, et je me retire... comme vous... dans une bonne ferme.

RÉNÉ.

Hé bien, mon ami, voilà des projets fort sages!

CORBÉ.

Oui ; mais pour faire valoir cette ferme, il faut une femme entendue, intelligente... Voilà plus de deux ans que j'ai jeté les yeux sur Clairine... depuis plus de deux ans Clairine et moi nous nous aimons.

RÉNÉ, *étonné.*

Sans me l'avoir dit !

CORBÉ.

Nous nous aimons respectueusement; nous nous le disons, nous nous l'écrivons.

RÉNÉ, *vivement.*

Clairine t'écrit !

CORBÉ, *entr'ouvrant sa veste, et lui montrant une lettre.*

Voyez-vous cette lettre... cette lettre qui est placée là... là?... *(Sur son cœur.)* Hé bien ! c'est au moins la cinquantième que je reçois d'elle.

RÉNÉ, *étonné.*

Se peut-il!

CORBÉ.

Ne vous fâchez pas, ne vous fâchez pas... tous les jours à cinq heures du matin... quand elle passe dans le faubourg pour aller vendre à Paris le lait de vot' ferme... elle m'en glisse une pareille... Tenez, celle-ci n'est pas encore décachetée.

RÉNÉ.

Que veut dire...

CORBÉ.

Non... je n'ai pas eu le tems d'aller trouver mon secrétaire.

RÉNÉ.

Ton secrétaire !

CORBÉ.

Eh mon dieu, oui... je ne sais pas lire moi... il faut bien que j'emprunte les yeux d'un autre.

AIR : *Cinquième édition.*

J'aurais, si j'étais un savant,
Un plus beau poste... mais du reste
Je m'en console... bien souvent
Trop de talent devient funeste ;
Car si je suis simple geolier,
Et ça faute de savoir lire,
Plus d'un ne s'est vu prisonnier
Que pour avoir su trop écrire.

RÉNÉ.

Comment, malheureux, tu as mis quelqu'un dans ta confidence !

CORBÉ.

Ne craignez rien, ne craignez rien ; c'est un prisonnier, un pauvre diable, qui est là haut depuis trois ans... bon enfant du reste ; c'est lui aussi qui m'écrit les réponses.

RÉNÉ.

Les réponses !

CORBÉ.

Oui ; mais, je vous le répète, M. René, c'est en tout bien et tout honneur... et la preuve... la voilà : lisez vous-même la lettre de Clairine, et vous verrez que ça ne contient rien qui puisse...

RÉNÉ, *prenant la lettre en fixant Corbé.*

(A part.) Je ne sais qu'imaginer, que croire... *(Il lit.)* « Mon ami... mon cher ami !... *(Il s'arrête, surpris.)*

CORBÉ, *joyeux et se frottant les mains.*

C'est clair, je crois... je suis son cher ami.

RÉNÉ, *lisant.*

« Le moment n'est pas encore venu où je puisse céder à vos vœux...

CORBÉ.

A notre mariage... cela s'entend... elle n'a pas cru qu'il fût tems encore de vous en parler.

RÉNÉ, *lisant.*

« Prenez donc encore patience... Je souffre... je souffre « autant que vous...

CORBÉ.

Oh! c'est que dans la dernière lettre que le prisonnier a écrite pour moi il a fait des phrases... des lamentations... enfin tout le pathétique d'un amant langoureux... Oh! mon secrétaire n'est pas un sot... et puis n'a-t-il pas passé par-là lui-même? Il a aimé aussi dans sa vie, dit-il; il a été malheureux... A peine marié à une jeune et gentille petite femme, on l'en a séparé... On l'a... que sais-je moi tout ce qu'il m'a raconté... Comme je ne pense qu'à Clairine, je n'écoute pas beaucoup les complaintes des autres.

(Pendant que Corbé a parlé Réné est demeuré rêveur et silencieux.)

RÉNÉ, *lui rendant sa lettre avec une sorte d'émotion.*

Corbé, voilà votre lettre!... j'en ai lu assez.

CORBÉ.

Ah ça, j'ai été franc avec vous; vous n'abuserez pas...

RÉNÉ, *avec ame.*

Je vous promets d'aimer Clairine; j'ai dans l'idée... je crois fermement qu'elle est faite pour être heureuse. *(Il lui serre la main.)*

CORBÉ.

Que je brise cent millions de fois ma pipe, père Réné, si je n'fais pour tout ce qu'il faut pour ça... Hé bien donc... à quand la noce?

RÉNÉ.

Je ne vous demande que trois jours de réflexion.

CORBÉ.

Va pour trois jours!... Sans adieux, père Réné: je retourne à mon poste, bien charmé de vous avoir révélé un secret qui depuis long-tems me pesait sur le cœur. *(Il s'en va en chantant.)*

Je suis le plus gai du canton;
Pour embellir ma destinée
C'est toujours, etc.

SCÈNE IV.

RÉNÉ, *seul.*

Je ne puis croire à ce que j'ai lu... à ce que j'ai entendu... Cette lettre écrite de la main même de Clairine... les aveux que Corbé vient de me faire... et ce prisonnier qu'il a mis dans sa confidence... qui lui écrit ses réponses... ce prisonnier...

SCÈNE V.

RÉNÉ, BRUNO *accourant.*

BRUNO.

M. Réné! M. Réné!... voici Clairine qui revient avec tous les garçons du village... les jardiniers, les jardinières, les laitières... les... enfin tout le monde.

RÉNÉ, *à part.*

Le tems m'en apprendra davantage.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, CLAIRINE, JARDINIERS, JARDINIÈRES, LAITIÈRES. *(Les uns avec leurs hottes et leurs bèches, les autres avec leurs pots au lait.)*

CHŒUR.

Air des Chasseurs et la Laitière.

Voilà, voilà la petite laitière
Qui vient de vendre son lait.

CLAIRINE, *gaîment.*

L'autre jour un monsieur passait,
Et d'une certaine manière
Il m'souriait, il m'regardait:
Moi j'pris un air un peu sévère.
En m'poursuivant il répétait: (*Bis.*)

« Restez, restez, la petite laitière;
« Je veux acheter votre lait. »

CHŒUR, *gaîment.*

« Restez, restez, la petite laitière;
« Je veux acheter votre lait. »

CLAIRINE.

Il était près, tant il courait,
De m'attraper, quoique légère;
Mais au moment qu'il m'atteignait
Notre galant tomba par terre.
Autour de lui chacun riait,
Et d'un air malin répétait:

« Laissez, laissez la petite laitière,
« La laitière et son pot au lait. »

CHŒUR.

Laissez, laissez la petite laitière,
La laitière et son pot au lait.

(Pendant ce dernier refrain René a reçu Clairine dans ses bras, et l'a embrassée.)

RÉNÉ.

Bonjour, bonjour, Clairine... Tu es revenue aujourd'hui plus tard qu'à l'ordinaire... Nous t'attendions comme d'coutume... avec impatience... Hé bien, qu'y a-t-il de nouveau à Paris? que dit-on? que fait-on?

CLAIRINE.

Vous savez, M. Réné, que je n'nous y occupons guère que d'la vente de vot' lait...

BRUNO.

Oh ça... c'est vrai ! il n'y a qu'une voix sur son compte dans le faubourg ; n'y a pas jusqu'aux commis de la barrière... vous savez, ceux-là qui ont de grandes lances avec quoi ils percent toutes les voitures qui entrent... hé bien, il n'y en a pas un qui ne lui rendiont justice. Ils l'appelont tretous la petite laitière, la jolie laitière. Hein ! j'dis, ils seront ben surpris quand ils nous verront queuq' jour bras dessus, bras dessous... Mamselle, vou'ez-vous ben permettre que j'vous débarrassions de tout cela... *(Il lui prend son pot.)* Donnez; je vais le reporter à la ferme. *(Aux garçons.)* Vous autres allez m'attendre au petit cabaret du coin; j'irons vous y rejoindre, et nous boirons à la santé de Clairine.

(A Clairine.)

Adieu, adieu, la petite laitière;
Je garde votre pot au lait.

LE CHŒUR *répète en s'en allant.*

Adieu, adieu, la petite laitière;
Gardez bien votre pot au lait.

(Bruno rentre dans la ferme.)

SCÈNE VII.

RÉNÉ, CLAIRINE.

RÉNÉ *à Clairine.*

Ha! ha! ha! ha! il m' fait rire malgré moi ce Bruno... Ah ça, il s'flatte donc d'être ton amoureux.

CLAIRINE, *riant.*

Il se flatte !

RÉNÉ.

Tu vois du moins qu'il ne s'en cache pas.

CLAIRINE.

Si ça peut le rendre heureux pourquoi détruire son illusion?

RÉNÉ, *riant.*

Ah! c'est d'la coquetterie, ça!

CLAIRINE.

Moi coquette!...

AIR : *Convenez tous qu'il faut faire.*

On dit que je suis jolie;
Puis-je refuser l'encens?
Puis-je empêcher, je vous prie,
Les hommes d'être galans?
Quand le desir les éveille,
Les entendre est un bonheur;
Mais tout en ouvrant l'oreille
Je sais bien fermer mon cœur.

Par des méthodes certaines
On peut doubler ses attraits:
Sensible, on n'a que des peines;
Coquette, on a des succès.
Oui, de nos jours la science
Qu'une femme doit saisir,
C'est d'amuser l'espérance,
Sans couronner le desir.

RÉNÉ, *en confidence.*

Y a pourtant dans le monde un queuq'z'un qui t'intéresse plus que Bruno ?

CLAIRINE, *vivement.*

Ah ! oui, oui... je l'avoue... il existe un être... un seul être... je ne m'en défends pas, M. Réné ; et si un jour...

RÉNÉ, *à part.*

Il n'est que trop vrai ! *(En confidence.)* Clairine... je sais tout.

CLAIRINE, *effrayée et inquiète.*

Vous... vous savez tout !

SCÈNE VIII.

RÉNÉ, CLAIRINE, CORBÉ. *(Ce dernier paraît, et, caché sous le berceau, il fait des signes pour être aperçu de Clairine seulement.)*

CORBÉ.

St, st.

CLAIRINE, *se retourne, et l'aperçoit.*

Que vois-je !... Corbé !

RÉNÉ, *en confidence à Clairine.*

Ecoute : on m'a demandé ta main. J'ai promis une réponse d'ici à trois jours... Tu réfléchiras, entends-tu, mon enfant... Tu me mettras à même de la faire.

CLAIRINE, *embarrassée.*

Monsieur... Réné...

RÉNÉ, *lui serrant la main.*

Tu réfléchiras... je ne te dis que ça pour le moment... Adieu...

(Il l'embrasse tendrement, lui serre la main, et rentre dans la ferme, laissant Clairine rêveuse et inquiète.)

(Clairine, après qu'il est parti, court vers Corbé.)

SCÈNE IX.

CLAIRINE, CORBÉ.

CLAIRINE.

O ciel ! est-ce que vous avez instruit M. Réné de nos projets?

CORBÉ.

Il le fallait bien... Si je n'lui en avais rien dit, si, pour lui prouver même que vous ne vouliez que moi pour vot' mari, je ne lui avais pas montré la lettre que vous m'avez encore écrite ce matin... il nous aurait contrariés... et...

CLAIRINE.

Ah ! qu'aura-t-il pensé? que je n'ons point de confiance en lui, que j'sommi' ben coupable de n'avoir pas demandé ses conseils. Il ne sait pas, mon bon ami, jusqu'à quel point la prudence doit accompagner mes démarches; il ne connaît pas la véritable situation de mon cœur, les chagrins, les inquiétudes qui me dévorent...

CORBÉ.

Bah ! bah !... il sait tout ça maintenant aussi bien que moi; je lui ai tout conté.

CLAIRINE.

Comment !

CORBÉ.

Eh mon dieu, oui, il sait que vous m'écrivez de gentils petits billets doux, que c'est un prisonnier qui me fait mes réponses... Et j'dis qui ne sont pas mal tournées encore...

car il s'connaît en style d'amour... C'est vrai, dà... qu'il s'y connaît, mamselle Clairine...

CLAIRINE.

J'avoue que ses lettres...

CORBÉ.

Ses lettres... c'est à dire les miennes...

CLAIRINE.

Oui, oui... ont un charme !...

CORBÉ.

Morbleu ! les vôtres ont bien aussi leur mérite. Tenez, quand le prisonnier me les lit, il a queuqu'fois la larme à l'œil, et nous finissons souvent par pleurer en duo comme deux imbécilles... Celle de ce matin encore...

AIR : *C'est ce qui me console.*

Un autre, et j'en suis bien jaloux,
M'lit tous les jours vos billets doux,
C'est ce qui me désole. (*Bis.*)
Mais... vous m'écrivez qu'vous souffrez,
Que loin de moi vous expirez...
C'est ce qui me console. (*Bis.*)

CLAIRINE.

Et... le prisonnier... n'a point fait de réponse à celle-là?

CORBÉ.

Si fait, si fait... la voilà. *(Il la lui montre.)* Mais cette fois il n'a pas voulu m'en dire le contenu... il l'a cachetée lui-même.

CLAIRINE, *vivement.*

Sans vous la lire?

CORBÉ, *gaîment.*

Sans me la lire ; parce qu'il y a dedans, m'a-t-il dit, queuq' chose qui doit me surprendre... Voyez donc ça, voyez donc ça. *(Il la lui donne.)*

CLAIRINE.

Oh! des éloges, peut-être... un peu outrés.

CORBÉ.

Lisez, lisez toujours.

CLAIRINE, *embarrassée.*

Permettez que je voie auparavant s'il n'y a rien de... de trop flatteur.

CORBÉ.

De la modestie !... Bien ! bien ! Tenez, pendant ce tems-là je vais allumer ma pipe. *(Il va de l'autre côté du théâtre, et, pendant que Clairine lit la lettre, il bat son briquet, et allume sa pipe.)*

CLAIRINE, *en ouvrant la lettre, bas et à part.*

Je tremble ! me préviendrait-il de quelque nouveau danger ?... *(Elle lit bas et avec vitesse.)* « Chère Caroline, est-ce « encore à tes bienfaits que je dois le secours qu'on vient « de m'apporter? Le gouverneur, M. de Bernaville, m'a fait « descendre il n'y a qu'un instant chez lui, et m'a remis « deux cents louis en or, qu'une personne, chargée secrète- « ment de veiller à mes besoins, lui a donnés pour moi. En « vain j'ai voulu savoir le nom du bienfaiteur ; il veut rester « ignoré. Divine amie ! ne me laisse point dans le doute, « apprends-moi... » *(Vivement et cessant de lire.)* L'argent est parvenu... ah ! je suis plus tranquille !

CORBÉ, *revenant vers elle.*

Hé bien?

CLAIRINE, *à part.*

Silence ! Comment tromper Corbé?

CORBÉ.

Y a-t-il... la... queuq'chose... de... de bien extraordinaire... et fait pour me surprendre?...

CLAIRINE, *embarrassée.*

Oui... oui... c'est... c'est assez... pas mal!... pas mal du tout! le refrain... le refrain en est joli!

CORBÉ.

Le refrain!... Est-ce que c'est une chanson?

CLAIRINE.

Oui... oui... c'est une... chanson... Cela vous étonne?

AIR : *La comédie est un miroir.*

Une chanson sait à propos
Tromper les regrets de l'absence;
Souvent elle trompe nos maux,
Et trompe même la distance.
Elle trompe sous les verroux
L'ennui dont notre ame est flétrie,
Et tout en charmant un jaloux,
Elle trompe la jalousie.

CORBÉ, *riant.*

Comment diable! le prisonnier a mis mon amour en chanson!... Ha! ha!... parbleu, il a raison; je suis bien curieux de savoir comme il a tourné ça... Ha! ha! ha!... la bonne idée!... moi qui les aime les chansons!... Et vous qui avez une si gentille petite voix, dites-nous donc ça, mamselle Clairine, je vous en prie, je vous en prie.

CLAIRINE.

Je ne demande pas mieux.

(Clairine improvise, et chante comme si elle lisait sur la lettre.)

AIR : *Le maître de cette maison.* (De Montenero.)

« Hélas! dans l'état où je suis
« Rien n'est égal à ma souffrance.
« Ah! si du moins par ta présence
« Tu venais calmer mes ennuis!
« Mais patience! oui, patience!
« De l'espoir et de la constance
« Quelquefois le bonheur renaît:
« L'amour véritable et parfait
« A tôt ou tard sa récompense. »

CORBÉ, *enchanté.*

Hé bien! il a raison. Je n'aurais pas trouvé ça, moi.

(Il répète le refrain avec Clairine.)

« L'amour véritable et parfait
« A tôt ou tard sa récompense. »

Est-ce là tout?

CLAIRINE, *lui faisant signe de prêter l'oreille à ce qui suit :*

« Une femme quand elle veut
« Vient à bout de tout par adresse:
« Souvent on rit de sa faiblesse;
« On ne sait pas ce qu'elle peut. »

CORBÉ, *l'interrompant, et se grattant l'oreille.*

Qu'est-ce qu'il veut donc dire par-là?...

CLAIRINE, *riant.*

« Mais patience! oui, patience!

(Avec ame et une sensibilité concentrée.)

De l'espoir et de la constance
Quelquefois le bonheur renaît:
L'amour véritable et parfait
A tôt ou tard sa récompense.

(Corbé fait la grimace, et ne répète plus le refrain.)

CORBÉ.

Ce couplet-là est trop philologique; il y a tant d'esprit que je ne le comprends pas. Morbleu! s'il m'avait consulté je vous aurais dit, moi, tout bonnement, tout uniment...

« Pour vous aimer je ne dors pas,
« Je fume peu, je ne bois guère:
« Je mangeais beaucoup... d'ordinaire;
« Je ne fais plus que trois repas.
« Mais patience! oui, patience!...
« Nous redoublerons la dépense
« Quand nous s'rons unis tout à fait:
« L'amour véritable et parfait
« A tôt ou tard sa récompense. » } *Bis ensemble.*

SCÈNE X.

LES MÊMES, M. DE COLBERT, *vêtu très-simplement.*

COLBERT, *entrant et regardant de différens côtés.*

C'est ici le village de Bercy... c'est au village de Bercy qu'on m'a dit de m'adresser. *(Il tient en main un porte-feuille dans lequel il y a des tablettes, qu'il examine de tems en tems.)* Ah! voici des personnes qui pourront peut-être me donner quelques renseignemens.

CORBÉ, *l'apercevant.*

Qu'est-ce que c'est que ce monsieur-là?

CLAIRINE.

Je ne sais : il a l'air d'un étranger.

CORBÉ.

Oh! il en vient tant par ici!...

COLBERT, *saluant respectueusement.*

Mademoiselle...

CLAIRINE, *saluant niaisement.*

Monsieur...

COLBERT, *après avoir examiné Corbé qui ne lui a point ôté son chapeau.*

Pardon... si je vous dérange... Vous êtes... de ce village?

CORBÉ, *grossièrement.*

Oui, et moi aussi... Je me nomme Corbé, geolier de la Bastille. Queq'y a?

COLBERT, *après avoir regardé Corbé, parle à Clairine.*

Mademoiselle, pourriez-vous m'indiquer la demeure d'un fermier... attendez, j'ai là son nom sur mes tablettes... de M. Réné?...

CORBÉ.

Réné! parbleu! il est assez connu; j'vas vous l'appeler. *(Il appelle.)* Père Réné, v'là un queuq'z'un qui vous demande.

COLBERT, *sèchement.*

Je vous remercie... je suis fâché de la peine...

CORBÉ.

N'y a pas de quoi. *(A Clairine.)*

AIR : *Trouverez-vous un parlement.*

Avec vous, mamselle, je croi,
Je causerais un jour de suite;
Adieu pourtant, car malgré moi
Il faut, helas! que je vous quitte.
C'n'est pas pour rien qu'on est geolier;
Cet état gêne plus qu'un autre:
Je m'en vais voir mon prisonnier;
Mais je serai toujours le vôtre.

(A part.) J'espère que je me forme. *(Il s'en va.)*

CLAIRINE.

Je retourne aussi à mon ouvrage. *(A René qui paraît.)* M. René, v'là un monsieur qui veut vous parler.

SCÈNE XI.

CLAIRINE, RÉNÉ, COLBERT.

COLBERT, *à part, sur le devant de la scène.*

Je ne suis point connu ici; j'espère, en cachant mon nom, découvrir moi-même la vérité.

RÉNÉ.

Pardon, pardon; j'étais occupé à régler quelques comptes... *(A Colbert.)* Excusez, monsieur, si... *(Clairine en s'en allant examine beaucoup l'étranger qui la regarde aussi fort attentivement. René, voyant l'étranger silencieux, continue :)* Veuillez ben me dire, s'il vous plaît...

COLBERT, *ayant toujours suivi Clairine de l'œil, sort tout à coup comme d'une rêverie.)*

Ah! daignez vous-même m'excuser; j'étais.... C'est à M. René que j'ai l'honneur de parler?

(Pendant cette scène Clairine va et vient, écoute la conversation tout en marchant.)

RÉNÉ.

Oui, monsieur.

COLBERT.

Vous êtes fermier.... à Bercy?

RÉNÉ.

Oui, monsieur.

COLBERT.

N'avez-vous pas à votre service une jeune personne?...

RÉNÉ.

Que vous venez de voir. Oui, monsieur.

COLBERT.

Il y a trois ans à peu près qu'elle est chez vous.

RÉNÉ.

Oui, monsieur; trois ans à la Toussaint.

COLBERT.

Vous l'appelez...

RÉNÉ.

Elle s'est donné le nom de Clairine, et c'est ainsi que nous l'avons toujours appelée.

COLBERT.

Vous n'avez pas pris de renseignemens sur son compte avant de la recevoir?

RÉNÉ.

Des renseignemens!...

AIR : *Morgué, ta mère est bien sauvage.*

Sa figure aimable et jolie
Pouvait m'en dispenser, je croi:
La décence et la modestie
Sont toujours des titres pour moi.
D'ailleurs, l'infortune m'invite
A bannir de fâcheux délais:
Moi je l'oblige tout de suite,
Quitte à m'en informer après.

COLBERT.

C'est la morale d'un honnête homme.

RÉNÉ.

C'est la mienne. Il y a trois ans, c'était au commencement de l'hiver, Clairine se présenta chez moi, et, les larmes aux yeux, elle me demanda l'hospitalité. Son jeune âge, son innocence, sa candeur, tout prévenait pour elle. Elle se dit malheureuse, bien malheureuse! et je m'empressai de l'accueillir. Depuis ce tems elle a justifié la bonne opinion que son premier abord m'avait inspirée. Mais puis-je savoir à quoi doivent aboutir toutes ces questions?

COLBERT.

Je suis étranger, monsieur, et l'ami d'une famille persécutée. Je suis venu à Paris dans l'intention de lui être utile; et c'est vous, monsieur, vous seul qui pouvez m'en procurer les moyens, en me donnant sur Clairine, sur cette jeune personne que vous avez si humainement recueillie, les éclaircissemens que je desire.

RÉNÉ.

Ma foi, monsieur, vot' proposition a lieu de m'étonner; j' vous avons dit tout c'que je savons.

COLBERT.

Et vous croyez que c'est une simple villageoise?

RÉNÉ.

Mon dieu, oui... Eh, tenez, monsieur, que ne l'interrogez-vous vous-même.

(En ce moment Clairine est au fond du théâtre avec un grand vase de terre, qu'elle feint de porter dans la laiterie.)

(Réné l'appelle.) Clairine... *(Il se retourne et l'aperçoit.)* Ah, te voilà; viens ici....

CLAIRINE, *feignant d'être extrêmement occupée.*

(D'un air un peu niais.) Oh! j'sommes trop occupée dans ce moment, M. Réné.

RÉNÉ.

Viens, viens toujours....

CLAIRINE, *niaisement.*

Que me voulez-vous, M. Réné?

RÉNÉ.

Approche donc... n'aie pas peur.

CLAIRINE.

C'est qu'il faut que je porte....

RÉNÉ.

Cela ne presse pas. V'là un monsieur qui a queuq'chose à te dire.

CLAIRINE, *saluant d'un air niais.*

Vous êtes ben honnête, monsieur.

COLBERT.

Mademoiselle, que ma présence ne vous effarouche point.

CLAIRINE.

Oh! qu'nenni, monsieur.

COLBERT.

On faisait il n'y a qu'un instant votre éloge.

CLAIRINE.

O mon dieu, M. Réné s'moque toujours comme ça de moi.

RÉNÉ.

AIR : *Eh, ma mère.*

Si de vous trouver aimable,
Et sans peine remarquer
Que vous êtes douce, affable,
De vous c'est là se moquer,

Comm' je vois que tout le monde
De l'dire s'montre jaloux,
Vous devez croir' qu'à la ronde
Chacun se moque de vous. (*Bis.*)

COLBERT.

Mademoiselle, dites-moi franchement si ma figure... mon abord..... mes discours vous paraissent mériter un peu de confiance.

RÉNÉ.

J'somme physionomisse, nous, et j'disons qu'oui.

COLBERT.

Dans ce cas je vais me hasarder à vous faire quelques questions. (*A Réné.*) Vous permettez... (*A Clairine.*) Vous n'êtes point née... en ce village?

CLAIRINE, *d'abord étonnée, revenant ensuite à elle.*

Non, monsieur... je suis fille de Jacques Lormeau, vigneron à Saint-André, auprès d'Arras : mon père et ma mère sont morts.

RÉNÉ.

Clairine est orpheline; elle me l'avait dit.

COLBERT, *à part.*

Se serait-on réellement trompé? (*Haut.*) Mes amis, pardon.... d'après certains avis qui m'avaient été donnés je croyais... Au fait, voici, M. Réné, le motif qui m'a conduit ici.... Vous m'avez jugé devoir mériter toute votre confiance; je vais vous accorder toute la mienne. *(Il faut remarquer que, pendant tout le cours du récit suivant, Clairine paraît dans une grande agitation, et que Colbert la suit toujours des yeux tout en parlant.*) Il y a près... de trois ans... à l'époque où les alliés se battaient en Flandre.... qu'un jeune homme... plus imprudent que dangereux, plein d'esprit, mais

abusant de sa facilité, et quelquefois sacrifiant tout inconsidérément à un trait malin, à un bon mot, se permit de faire, dans une pièce de vers, des allusions qui insultaient à la dignité du ministère français. Ce jeune homme... c'est Constantin de Renneville!... alors employé à la guerre, et fortement protégé par le ministre M. de Colbert. Constantin, à peine uni... à une jeune épouse qu'il aimait éperdument, et dont il était lui-même adoré, voyant sa liberté menacée, se réfugia en Hollande avec Caroline... sa compagne chérie..... Ecoutez, écoutez bien, mademoiselle; le sort de cette Caroline va vivement vous intéresser..... Ce fut à la Haye qu'ils se cachèrent : mais bientôt on découvrit leur retraite; bientôt on sépara ce couple fidèle. Constantin fut arraché des bras de sa jeune épouse éplorée; et malgré les sollicitations, les prières, les larmes de ses amis, de toute sa famille, on le ramena en France; on le conduisit... à la Bastille.

RÉNÉ, *à part.*

O ciel! si c'était le prisonnier de Corbé!...

COLBERT, *à Clairine qui est émue.*

Vous ne me demandez pas, mademoiselle, ce que devint Caroline après une si cruelle séparation? Ah! du moins mon récit vous touche, car je vois votre cœur fortement ému.

RÉNÉ.

Que devint-elle, monsieur, cette malheureuse Caroline?

COLBERT.

On a long-tems ignoré son sort : elle disparut de la Haye, et ce n'est que depuis quelques jours qu'on a... qu'on croit avoir des indices qui la feront retrouver. Femme admirable et courageuse! heureux, cent fois heureux le mortel qui lui aura donné un asile!... Caroline, à ce que l'on rapporte, fit à pied le voyage de la Haye à Paris. Déguisée en pauvre villageoise, elle s'informa plus sûrement de la destinée de

son époux : enfin, elle apprend qu'il est renfermé à la Bastille. Le desir et la prudence guident ses pas vers ce séjour : elle n'y revoit point celui qu'elle aime ; mais elle espère qu'avec le tems et la persévérance elle le reverra un jour. Elle se présente chez un bon fermier de ce village, offre de s'engager à son service : les malheureux, comme vous le disiez bien, portent toujours sur leurs figures d'excellentes recommandations : celui-ci l'accueille, lui donne l'hospitalité. Caroline, sous un nom supposé, habitue ses mains délicates aux travaux les plus durs ; elle va vendre à Paris le lait de sa ferme, et personne ne se doute que l'habit d'une simple laitière cache l'héroïsme des vertus et le modèle des épouses !

(Cette dernière phrase, qui décèle Clairine, est prononcée avec transport. Clairine cache en vain ses pleurs ; René, qui la devine, s'écrie en la montrant du doigt : C'est elle ! *)*

COLBERT, *transporté.*

Madame !

RÉNÉ.

Son trouble, son émotion... c'est elle !...

CLAIRINE, *avec la plus profonde sensibilité.*

Air du vaudeville de Florian.

Hé bien, monsieur, vous savez tout :
Ne soyez point inexorable ;
Songez du moins, songez surtout
Que je suis la seule coupable.
D'un époux qui reçut ma foi
Daignez ménager la souffrance,
Et si vous n'affligez que moi,
Comptez sur ma reconnaissance.

COLBERT.

Vous affliger, madame ! Ah ! bientôt vous me connaîtrez mieux ; j'ai certains projets... *(A René.)* Monsieur René, vous possédiez chez vous un ange.

RÉNÉ.

Un ange ! Le diable ne m'aurait pas ôté de la tête qu'elle était amoureuse de Corbé, le geolier de la Bastille.... Mais pourquoi donc...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, CORBÉ.

CORBÉ, *paraissant dans le fond, et se parlant à lui-même : il est un peu ivre.*

Cinquante louis à gagner !... et tout en or !... en or bien sonnant !

CLAIRINE, *à Colbert.*

Voici le geolier, monsieur.... Peut-être a-t-il encore quelque chose à me dire... permettez que je demeure avec lui.

COLBERT, *très-haut.*

M. Réné, cette affaire demande quelque réflexion ; rentrons chez vous, et nous tâcherons de concilier tous les intérêts.

RÉNÉ, *gaîment.*

Je ne demande pas mieux, je ne demande pas mieux... *(Colbert veut laisser passer Réné le premier ; Réné lui cède la place.)* Après vous, monsieur, s'il vous plaît.

(Ils rentrent tous deux dans la ferme.)

SCÈNE XIII.

CLAIRINE, CORBÉ.

CORBÉ.

Queq'i parle donc, d'intérêts... d'affaires?... Il est encore ici cet étranger.

CLAIRINE.

Oui.

Air du Petit Matelot.

Il veut être propriétaire,
Et veut s'entendre avec Réné
Pour vingt ou trente arpens de terre...

CORBÉ.

Ma foi, c'est bien imaginé. (*Bis.*)
A ce marché, s'il le termine,
Nous gagnerons tous deux, je croi:
Les épingles sont pour Clairine,
Le pot de vin sera pour moi. (*Bis.*)

CLAIRINE, *souriant.*

Oh, oui, je crois qu'il m'en reviendra queuq'chose de bon. Ce n'est pas pourtant que j'soyons ben intéressée.

CORBÉ.

Il faut l'être... il faut aimer l'argent, et amasser pour ses vieux jours.

CLAIRINE.

Ah! il faut aussi compter un peu sur la providence.

CORBÉ.

La providence! c'est l'argent... et je viens tout exprès pour vous dire qu'il s'offre à moi une occasion superbe d'en gagner... et d'en gagner beaucoup... cinquante louis en or!

CLAIRINE.

Cinquante louis!

CORBÉ.

En or!... Je viens de les voir... de les toucher... un petit rouleau *(Haut.)* comme ça... *(Il indique avec ses mains la hauteur du rouleau.)*

CLAIRINE.

Hé bien! vous n'manquerez sûrement pas cette superbe occasion...

CORBÉ.

Je viens vous consulter là dessus. Tout à l'heure j'allai trouver le prisonnier en question, pour lui parler de c'te chanson... vous savez bien, *l'Amour véritable et parfait*...

CLAIRINE, *vivement.*

Hé bien?

CORBÉ.

Hé bien, au lieu de m'écouter le v'là qui me dit : — Corbé, je m'ennuie à la mort. (Au fait, c'est qu'on ne s'amuse pas dans la tour.) Ma santé décline. Effectivement il était un peu pâle.) J'ai besoin de respirer un air pur; quelques momens seulement de liberté me rendraient les forces, me donneraient de... de l'hilarité... — Morbleu, que j'lui dis, vous avez la terrasse; il n'tient qu'à vous de vous y promener une heure par jour, vous êtes libre. — Là-dessus il ne me répond pas tout de suite, mais il m'prend la main... Cette main-ci... il m'conduit auprès d'une petite cassette, qu'il ouvre devant moi, et il me fait voir quatre rouleaux de cinquante louis en or chaque... — Vois-tu ça, me dit-il. — Oui, je vois ça, que j'dis moi en souriant.

CLAIRINE.

Après.

AIR : *Mon père était pot.*

Un d'ces rouleaux frappe mes yeux;
Moi je reste en extase.
« Tu peux le gagner si tu veux. »
Voilà sa propre phrase.
Sans être exigeant
Moi j'aime l'argent;
Le son de l'or m'éveille,
Et sauf examen,
Pour ouvrir la main
D'abord j'ouvre l'oreille.

Hé bien ! qu'il ajoute, voici le moyen de gagner cet argent sans te compromettre : tu me donneras tes habits, la clef de la tour. Ce soir, à l'approche de la nuit, je sortirai sous ce déguisement ; j'imiterai ta marche pesante, j'aurai ta pipe à ma bouche, j'emprunterai même, s'il en est besoin, ta voix... je la contreferai si bien qu'on s'y trompera. (C'est vrai, ça... il m'a queuq'fois contrefait, au point que je m'y méprenais moi-même.) — Et où irez-vous, que je m'écrie, quand vous serez parvenu à sortir? — Dans la campagne, dans le bois, où j'entendrai encore le doux chant du rossignol... — Dites donc, cinquante louis pour entendre le rossignol ! c'est cher... Mais je te jure ici, qu'il finit par dire, je te donne ma parole d'honneur que lorsque huit heures sonneront je rentrerai dans ma prison, où pendant mon absence tu occuperas ma place.

CLAIRINE, *vivement.*

Et vous avez consenti, M. René?...

CORBÉ.

Eh non, non, non... je n'ai pas consenti.

CLAIRINE, *avec tristesse.*

Vous n'avez pas consenti?

CORBÉ.

Est-ce que je fais rien sans vous consulter?...

CLAIRINE, *pour le sonder.*

Il me semble... qu'il y aurait... bien de l'imprudence...

CORBÉ.

Oh ! il n'y a que moi... qui risque à ça... Mais sa parole d'honneur doit compter aussi pour quelque chose.

CLAIRINE, *appuyant.*

Sans doute... comptez-y... Je suis sûre que cet homme-là...

est un brave homme... Mais vous n'êtes pas le seul gardien de la tour.

CORBÉ.

Oh, à l'approche de la nuit... les factionnaires ne verront que mon habit... les invalides de la première cour dormiront sur leur lit de camp... *(En ce moment Bruno paraît dans le fond, et écoute.)*

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, BRUNO.

BRUNO, *à part, dans le fond.*

Ah! ah! la petite surnoise! C'est donc bien vrai que ce n'est pas moi qu'elle aime!

CORBÉ, *à Clairine.*

Il fera bien tantôt un peu de clair de lune, mais c'est égal, c'est égal, on ne verra rien.

BRUNO, *à part.*

Qu'est-ce qu'i parle donc de clair de lune ?... Est-ce qu'ils voudriont se donner un rendez-vous pour ce soir?

CLAIRINE, *à Corbé.*

Mon ami... mon bon ami!...

BRUNO, *à part.*

Mon bon ami! v'là qu'est pus clair.

CLAIRINE, *à Corbé.*

Ah! qu'il me tarde d'entendre sonner huit heures, et d'être assurée que tout se soit passé sans danger!

BRUNO, *à part.*

C'est sûr; ô mon dieu, oui... un rendez-vous pour huit heures...

CLAIRINE.

AIR : *Du partage de la richesse.* (De Fanchon.)

Des heures que la marche est lente
Lorsque l'on compte les instans!
Déjà mon ame impatiente
Voudrait presser le vol du tems.

CORBÉ.

Mais d'où vous vient ce trouble extrême?
Je ne conçois pas votre effroi.

CLAIRINE.

Je crois, en tremblant pour vous-même,
N'être inquiète que pour moi.

BRUNO, *dans le fond.*

J'espère que c'est flatteur.

CLAIRINE,

Adieu : n'oubliez pas surtout que c'est sous ce feuillage seul qu'on peut être à l'abri des indiscrets. *(Elle désigne le berceau.)*

CORBÉ.

Ne craignez rien, ne craignez rien. Je prendrai bien toutes mes précautions... (*Il lui baise la main*) toutes mes précautions.. *(Il s'en va par le côté du berceau.)*

BRUNO, *le menaçant de loin.*

Oui, prends... prends toutes tes précautions... Bruno sera là, et puis d'autres encore avec... Va, va.

SCENE XV.

CLAIRINE, *sur le devant de la scène;* BRUNO, *dans le fond.*

CLAIRINE.

O douce et cruelle attente !

BRUNO, *dans le fond.*

La traîtresse !

CLAIRINE.

Mon cœur flotte entre la crainte et l'espérance.

BRUNO, *de loin.*

Son cœur flotte !... la perfide !

CLAIRINE.

Air de Doche.

Astre de la mélancolie
Dont mon cœur ressent le pouvoir,
Déjà dans mon ame attendrie
Tu fais luire un rayon d'espoir.
Poursuis, prête au sein du silence,
A tes feux un éclat nouveau,
Guide les pas de l'innocence,
De l'Amour deviens le flambeau.

(Elle rentre dans la ferme.)

SCÈNE XVI.

BRUNO, *seul. Il a suivi les pas de Clairine ; mais, prêt à entrer avec elle dans la ferme, celle-ci, sans le voir, lui a fermé la porte sur le nez.*

BRUNO, *en colère.*

La rusée ! la coquette ! la méchante ! la... Mais j'en avertirons tout le village : oui, j'nous vengerons autant que je vous aimions... Allez, mamselle, fussiez-vous cent mille et millions de fois plus jolie, je vous déteste maintenant. Petite hypocrite ! petite... Aimer un Corbé ! lui donner des rendez-vous le soir au clair de la lune ! Oh ! il n'y est pas encore ; non, non, il n'y est pas encore ! *(On entend la ritournelle du chœur suivant.)* Justement v'là nos camarades qui revenont des champs ; ce sont eux qui m'aideront...

(Il va au-devant des paysans.)

SCÈNE XVII.

BRUNO, CHŒUR DE PAYSANS *qui reviennent des champs : les uns ont des bèches, des pioches; les autres des rateaux.*

CHŒUR.

AIR : *Ah! quel beau jour!*

Quand le jour fuit,
Quand vient la nuit,
Il faut quitter l'ouvrage;
L'amour
Dans le ménage,
L'amour
Nous rappelle à son tour.

BRUNO, *les faisant taire.*

Mes amis! mes amis! il n'est pas question de chanter maintenant; il s'agit de bien autre chose.

UN PAYSAN.

Ah, mon dieu! qu'est-ce qu'il y a? est-ce que le feu est au village ?

BRUNO.

C'est bien pis que ça, ma foi!... Apprenez que mamselle Clairine aime Corbé, et qu'elle ne l'aime que pour lui donner des rendez-vous le soir, au clair de la lune; et vous savez ce que c'est que le clair de la lune!

LE PAYSAN.

En es-tu bien sûr, morbleu! Clairine a toujours passée pour vertueuse et sage!

BRUNO.

Mais ce que j'ons entendu de nos propres oreilles, ce que j'ons vu de nos propres yeux, on ne me le démentira pas, j'espère... Venez, venez avec moi; j'allons ailleurs vous mettre au fait de tout. *(Il les réunit tous autour de lui.) (A voix basse.)* Qu'il vous suffise maintenant de savoir que lorsque huit heures sonneront... je ne vous dis que ça.

Air de l'allemande.

(A demi-voix.)

Recueillons tous les avis;
Mes chers amis,
Point de sursis:
Je dis
Qu'aux approches de la nuit
Il faut venir ici sans bruit.
Je pense qu'il serait sage,
Ce soir en les surprenant,
De chasser loin du village
Notre galant.

CHŒUR, *très-piano.*

T'as ben raison,
Mon garçon:
Si tu dis vrai,
Faut les punir, morgué!
T'as ben raison,
Mon garçon;
Faut leur donner une leçon.

BRUNO.

Si l'on souffre cet outrage,
Si cet arrêt n'est rendu,
Adieu l'honneur du village;
Tout est perdu!

TOUS, *forté, en s'en allant.*

T'as ben raison,
Mon garçon:
Si tu dis vrai,
Faut les punir, morgué!
T'as ben raison,
Mon garçon;
Faut leur donner une leçon.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Même décoration.

(Demi-nuit.)

SCÈNE PREMIÈRE.

RÉNÉ, *seul.*

Y a là dessous un mystère que je n'pouvons encore pénétrer... Clairine ne fait que des demi-confidences, et j'somm' forcé malgré nous de n'nous arrêter qu'à de simples conjectures. Ce monsieur qui se dit étranger... qui arrive là tout exprès pour arracher un secret que Clairine n'avait jamais osé me découvrir à moi-même... cet étranger... si sous cette figure d'honnête homme, ce n'était qu'un espion !... O ciel ! Clairine serait perdue, enlevée peut-être, et séparée pour toujours... Je n'ose lui communiquer mes craintes... Je venons de roder dans le village... j'ons aperçu dans la cour de la première auberge un grand équipage... beaucoup de domestiques... Si c'étaient des soldats déguisés !... car enfin pourquoi ce monsieur est-il venu si mystérieusement? pourquoi m'a-t-il quitté encore plus mystérieusement, sans s'expliquer sur les services qu'il prétend nous rendre ?... Je m'y perds, moi.

SCÈNE II.

RÉNÉ, *sur le devant de la scène;* M. COLBERT, *dans le fond.*

COLBERT.

Le courrier que j'ai expédié a ordre de venir me rejoindre ici.

RÉNÉ, *à part.*

Quelqu'un a parlé, je crois... *(Il se retourne.)* Me tromperais-je? c'est lui ! *(Il se retire sur le côté pour écouter.)*

COLBERT.

Si j'en dois croire la vîtesse de son cheval, et le zèle qu'il m'a promis, il sera bientôt de retour de Versailles.

RÉNÉ, *à part.*

De Versailles !... Il n'y a plus à en douter... c'est un espion.

COLBERT.

J'ai à cœur que mon plan réussisse avant la fin de cette journée.

RÉNÉ, *à part.*

Son plan !... voudrait-il m'enlever ma Clairine ?

COLBERT.

J'entends du bruit... on vient par ici... je crois reconnaître... *(Il fait quelques pas vers la coulisse.)* Est-ce toi, Paschal? Arrive ; je t'attendais avec impatience.

SCÈNE III.

RÉNÉ, *caché sur le devant à droite ;* COLBERT ET PASCHAL *dans le fond, vers le milieu.*

PASCHAL.

Monsieur, tout a été au gré de vos vœux.

COLBERT.

Je me reposais beaucoup sur ton activité ; je vois avec plaisir que tu m'as tenu parole.

PASCHAL.

Monsieur me connaît ; je vais toujours vîte quand il s'agit d'une bonne nouvelle... Voici l'ordre.

COLBERT, *prenant le paquet.*

Expédié par le ministre.

RÉNÉ, *à part.*

Un ordre... du ministre !... Que signifie...

COLBERT, *à Paschal.*

Je vais sur-le-champ le porter moi-même au gouverneur, à M. de Bernaville. Toi, pendant ce tems, rassemble tous mes gens, et fais exécuter par eux tout ce que je t'ai dit.

RÉNÉ, *à part.*

Ah ! que ne puis-je éclater !

COLBERT, *à Paschal.*

Voici la demeure du fermier en question ; reconnais-la bien.

RÉNÉ, *à part.*

Ils examinent ma maison...

PASCHAL.

Les débris d'un château à droite, une vieille tourelle à gauche ; je ne m'y tromperai point.

COLBERT, *bas.*

Chut !...parle plus bas... on pourrait nous entendre... Retiens bien : pendant que le prisonnier croira qu'on le transfère dans une autre prison d'état, tu conduiras sa jeune épouse à Paris, chez moi, dans mon hôtel.

RÉNÉ, *bas, et après avoir inutilement prêté l'oreille.*

Je ne les entends plus...

PASCHAL, *haut, à Colbert.*

Monsieur peut compter d'avance sur le succès de son entreprise.

COLBERT.

Air de la Monaco.

De la prudence.

RÉNÉ.

Ecoutons bien,
Car il faut de la surveillance.

COLBERT.

De la prudence.

PASCHAL.

Ne craignez rien.

RÉNÉ.

Hélas! ils ne disent plus rien !

COLBERT.

En sachant à propos se taire
On fait réussir ses projets;
Et depuis long-tems le mystère
Est le sûr garant du succès.

ENSEMBLE.

COLBERT et PASCHAL.	RÉNÉ, *bas.*
De la prudence,	De la prudence,
Ne disons rien;	Ecoutons bien;
Du zèle et de l'intelligence:	Car il faut de la surveillance:
De la prudence,	De la prudence,
Ne disons rien;	Ecoutons bien:
J'espère que tout ira bien.	Hélas! ils ne disent plus rien !

(M. de Colbert s'en va par le côté droit, (celui de la Bastille) et Paschal par le côté gauche.)

SCÈNE IV.

RENÉ, *seul.*

Ils ont complotté tout bas... *(Il va vers le fond, et les regarde s'éloigner.)* Ils se séparent, ils s'éloignent... l'un va du côté de l'auberge, l'autre vers le château... *(Il revient avec précipitation à la porte de la ferme, et il appelle.)* Clairine!... Clairine!...

SCÈNE V.

RÉNÉ, CLAIRINE.

RÉNÉ, *appelant.*

Clai... *(Clairine sort tout à coup.)* madame... Clairine... Pardonnez... mon trouble... ma frayeur... je ne sais plus où j'en suis...

CLAIRINE.

Qu'avez-vous?... que vous est-il arrivé?

RÉNÉ.

C'est pour vous, pour vous seul que je tremble... Cet étranger...

CLAIRINE.

Hé bien?...

RÉNÉ, *très-vîte.*

Ce monsieur si bon, si humain... qui se dit l'ami de votre famille... c'est un espion... Il se dit étranger; il est de Versailles... il a un ordre du ministre... Un autre monsieur qui vient de le lui apporter, c'est un exempt... Une voiture, des domestiques qui sont là bas, dans la première auberge du village, ce sont des soldats, des officiers de police, des diables... que sais-je? Mon enfant, ma famille, madame,

vous êtes en danger ; partez, éloignez-vous comme vous êtes ; partez, partez.

CLAIRINE, *avec calme et noblesse.*

Je reste.

RÉNÉ, *interdit.*

Vous restez !

CLAIRINE.

Je reste.

RÉNÉ.

Avec quel sang froid vous dites cela !

CLAIRINE.

Air de Doche.

Que m'importe ma liberté ?
Un ami, par un sort barbare,
Au sein de la captivité
Languit, et le ciel m'en sépare :
Partager ses fers aujourd'hui
Flatte mon ame ambitieuse :
Etre malheureuse avec lui
N'est-ce pas être plus heureuse ?

RÉNÉ.

Ah, mon dieu ! est-ce que sa raison se serait égarée?

CLAIRINE.

Je reste, vous dis-je !... Mon époux, de Renneville, va revenir...

RÉNÉ.

Le prisonnier !...

CLAIRINE.

Je l'attends.

RÉNÉ.

Est-ce moi qui deviendrais fou?... Madame, je crains... vos esprits...

CLAIRINE, *avec la plus vive tendresse.*

Mon cœur... mon cœur... il est tout entier occupé de celui

que j'aime, de celui qui depuis trois ans a vécu loin d'une épouse qu'il adore... Je le verrai, je lui parlerai, je l'embrasserai!... Ah! ce plaisir-là ne saurait être payé trop cher! M. Réné, avouez-le vous-même, mettez-vous à ma place, n'est-il pas bien fait pour me dédommager de la perte de ma liberté?

RÉNÉ, *confondu.*

Et il va venir!

CLAIRINE.

Il va venir.

RÉNÉ.

Ici? ici même?

CLAIRINE.

Ici... ici même.

RÉNÉ.

Mais en êtes-vous bien sûre?

CLAIRINE.

Si j'en suis sûre! *(Elle va vers le berceau; quelque bruit a frappé son oreille.) (Avec joie.)* M. Réné! M. Réné!... voyez-vous... là bas... sous ces arbres... on a prononcé mon nom!... C'est lui! c'est lui!... Ah! souffrez que je vole au-devant de ses pas... que je guide sa marche incertaine... Les momens sont comptés; perdre un instant, une seule minute, ce serait perdre un siècle de bonheur!...

(Elle s'élance dans la première coulisse à droite.)

SCÈNE VI.

RÉNÉ, *seul, sur le devant de la scène;* BRUNO ET LES PAYSANS, *dans le fond.*

RÉNÉ.

Tout ce qui m'arrive aujourd'hui est comme un songe...

BRUNO, *dans le fond, traversant le théâtre sur la pointe des pieds, dit à voix basse aux paysans qui sont avec lui:*

Le moment du rendez-vous approche ; chut! ne faites pas de bruit.

RÉNÉ, *seul, sur le devant.*

Hélas ! que faire pour la sauver, et lui laisser à la fois le tems de recevoir son époux?

UN PAYSAN, *à Bruno, et à voix basse.*

Es-tu bien sûr au moins de ce que tu as avancé?

BRUNO, *à voix basse.*

Si ce n'est pas vrai, dites-moi que je ne suis qu'une bête.

LE PAYSAN.

C'est convenu.

BRUNO.

Chut ! allons nous cacher derrière la vieille tourelle.

RÉNÉ, *sur le devant.*

Je ne vois aucun moyen... (*Il se retourne, et aperçoit les paysans qui traversent le théâtre.*) Où vont ces gens?... serait-ce déjà... non... ce sont des garçons du village. Je pense... si je pouvais les intéresser... Oh ! l'excellente idée ! (*Il les appelle.*) Holà ! où allez-vous donc comme ça, vous autres?

BRUNO, *à part.*

O ciel ! c'est le père René !

RÉNÉ, *aux paysans.*

Écoutez donc; j'ons à vous parler.

UN PAYSAN.

Queuq' y a, père René?

RÉNÉ.

Où alliez-vous?

BRUNO.

Queuq' part... par là !... avec moi... à ce petit cabaret...

vous savez... *(Aux paysans :)* Taisez-vous, taisez-vous; ne lui dites pas que...

RÉNÉ.

J'ons besoin de vous tous.

LE PAYSAN.

De nous!

RÉNÉ.

Oui : êtes-vous gens à me rendre un grand service?

LE PAYSAN.

Oh! de tout not' cœur.

BRUNO, *les soufflant, à part.*

Non, non, dites que non, dites que non.

RÉNÉ.

Vous alliez au cabaret... Hé bien, morguenne! si vous me servez comme je le desire, je sors une tonne de ma cave, et vous ne la quitterez pas qu'all' ne soit bue jusqu'à la dernière goutte.

BRUNO, *les soufflant, à part.*

N'acceptez pas, n'acceptez pas...

LE PAYSAN, *le repoussant.*

Tais-toi donc, toi..... Au fait, père Réné; de quoi s'agit-il?

RÉNÉ.

Il s'agit d'rassembler encore queuq' camarades avec vous; d'aller entourer sur-le-champ l'auberge de Dupré, la première sur la grand' route, et de n'en laisser sortir ame qui vive avant deux bonnes heures d'ici. J'vous en dirons après la raison.

LE PAYSAN.

N'est-ce que cela?... oh! rien de si aisé... Allons, mes amis, une tonne de vin! et, je dis, celui du père Réné est bon.

Quant à toi, Bruno, t'as voulu nous faire courir... adieu; tu n'seras pas de la partie.

RÉNÉ ET LES PAYSANS.

Air d'une bourée.

Dépêchez-vous, / Dépêchons-nous, } mes amis;
A partir tout nous invite:
Dépêchez-vous, / Dépêchons-nous, } mes amis;
Vos / Nos } soins recevront leur prix.

RÉNÉ, *les excitant.*

Vous me comprenez, je crois,
Et si je vous sollicite,
C'est qu'on oblige deux fois
Lorsque l'on oblige vite.

TOUS, *excepté Bruno.*

Dépêchez-vous, / Dépêchons-nous, } mes amis, etc.

(Tous les paysans s'en vont en courant par le côté gauche, excepté Bruno.)

SCÈNE VII.

RÉNÉ, BRUNO.

BRUNO.

Mais, monsieur Réné...

RÉNÉ.

Toi, j'te conseille d' t'en aller au plutôt, et d'un autre côté.

BRUNO.

Mais vous n'savez sûrement pas que...

RÉNÉ.

Tu manigançais, j'gage, queuq' méchanceté.

BRUNO.

Mais non... il s'agit de Clairine...

RÉNÉ.

Je dis que je n'veux pas t'écouter; va-t-en, va-t-en..... va t-en....

(Il pousse toujours Bruno à mesureque celui-ci veut parler. A force d'être poussé Bruno se trouve aculé devant la porte de la tourelle : la porte s'ouvre, et Bruno tombe en arrière dans la tourelle même.)

BRUNO, *criant.*

Mais ce n'est pas ainsi qu'on repousse les gens.

RÉNÉ, *le voyant pris dans la tourelle, referme la porte sur lui.*

Ma foi, puisque t'y voilà, je ne m'en dédierai point, tu y resteras: fermons la porte de la tourelle; pendant qu'il sera là, il ne pourra nous nuire. *(Bruno frappe et appelle au-dedans. René mettant la clef dans sa poche :)* Oui, oui, frappe, appelle; je ne t'ouvrirai que quand il en sera tems.

SCÈNE VIII.

RÉNÉ, *seul.*

Le hasard m'a servi à propos; si monsieur l'espion a ses gens, j'avons aussi les nôtres maintenant... Clairine aura le tems de s'échapper; c'est tout ce que je voulons. Prévenons bien vite cette chère petite femme des momens qui lui restent, et des moyens que je venons d'employer pour assurer sa fuite.

(Il va près de la coulisse à droite : Clairine se présente tout à coup à lui.)

SCÈNE IX.

RÉNÉ, CLAIRINE.

RÉNÉ.

Ah, vous voilà, madame!

CLAIRINE.

M. Réné, j'étais inquiète... j'avais entendu...

RÉNÉ.

Beaucoup de bruit, pas vrai? J'ons déjà détourné l'orage. Mais où est-il ce cher mari que vous aimez tant... qu'enfin vous avez revu?... C'est un jeune homme, un peu étourdi, n'est-ce pas? De l'esprit, on dit qu'il en a... mauvaise tête, c'est d'son âge... mais un bon cœur...

CLAIRINE, *vivement.*

Oh oui, un bon cœur! *(Elle appelle.)* De Renneville, de Renneville, paraissez sans crainte...

SCÈNE X.

RÉNÉ, CLAIRINE, DE RENNEVILLE.

RENNEVILLE, *sous le costume de Corbé, paraît et se jette dans les bras de Clairine.*

RÉNÉ, *ébahi, recule de plusieurs pas.*

Que vois-je! que veut dire... Corbé!

CLAIRINE, *riant.*

Eh non, non; c'est mon mari.

RÉNÉ.

Clairine! cette plaisanterie....

RENNEVILLE, *courant après Réné, lui prend la main, et la lui serre avec reconnaissance.*

Ah, monsieur! je sais, je sais tout ce que Caroline vous doit, et je ne l'oublierai jamais.

RÉNÉ, *riant.*

Se peut-il! quoi! véritablement... Ha! ha! ha! ha! ha! ha! ha!....

RENNEVILLE, *gaîment.*

Vous y êtes pris aussi, monsieur? Tant mieux. J'ai trompé les factionnaires, les invalides du poste, le fils du geolier; j'aurais trompé M. de Bernaville lui-même. Voyez la marche lourde et pesante, *(il marche comme Corbé)* la voix rauque et dure : (*il imite celle de Corbé*) « C'est moi, c'est moi!... « hé! sarpejeu, je vous dis que c'est moi! » La pipe à la bouche, le briquet en main.... et la chanson? Jusqu'à la chanson.

« Je suis le plus gai du canton;
« Pour embellir ma destinée
« C'est toujours, » etc.

RÉNÉ, *riant.*

Ha! ha! ha! ha!...

RENNEVILLE, *gaîment.*

J'ai payé d'une effronterie!... d'un courage!... et cela m'a réussi.

RÉNÉ.

Et Corbé?

RENNEVILLE.

Corbé? il est à ma place, dans ma prison, avec ma robe de chambre, mon bonnet de velours sur la tête : du reste, il est tranquille; il compte sur mon adresse à le contrefaire... et sur ma parole d'honneur.

RÉNÉ.

Votre parole!

RENNEVILLE.

Je me suis engagé à rentrer lorsque huit heures sonneront.

RÉNÉ, *à part.*

Huit heures! O ciel! il ne sait pas que c'est la dernière fois peut-être... (*Haut.*) Mais comment êtes-vous parvenu à lui persuader...

RENNEVILLE.

Cet échange, monsieur, me coûte cinquante louis... J'aurais donné... ma vie. Ah! de quel autre prix j'ai payé un léger moment d'erreur! Ma bonne... ma chère Caroline! ah! je t'ai vue... voilà qui me donnera encore du courage... de la résignation pour trois ans.... Tu t'affliges!.... M. Réné aussi!... Mes amis, de la fermeté... de la philosophie.... c'est elle... (*à Clairine.*) et ton amour qui m'ont soutenu jusqu'ici...

RÉNÉ, *à part.*

Par malheur cela ne durera pas long-tems.

AIR : *J'aime ce mot de gentillesse.*

Souvent une infortune extrême
Fatigue la rigueur des dieux :
Alors du sein du malheur même
Nait l'instant qui nous rend heureux.
Après de trop longues alarmes
Le bonheur arrive à son tour :
C'est toujours en versant des larmes
Que l'aurore annonce un beau jour. (*Bis.*)

CLAIRINE, *à Renneville.*

Mon ami!...

RENNEVILLE.

Caroline !...

CLAIRINE.

Faites vos adieux à M. Réné.

RENNEVILLE.

Est-ce que l'heure de ma retraite approche?

CLAIRINE.

Pourquoi suis-je forcée de vous en avertir!

RENNEVILLE.

Je te devine... Adieu, M. Réné, *(il lui prend la main et la lui serre.)* adieu! *(Réné fait un mouvement pour embrasser M. de Renneville, et se retient tout à coup : Renneville, le devinant, se jette lui-même dans ses bras et l'embrasse.)* Vous êtes chargé d'un dépôt précieux... c'est ma vie que je laisse entre vos mains... je m'éloigne avec sécurité.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, UN INVALIDE, *avec une lanterne.*

L'INVALIDE, *paraissant tout à coup.*

Hé! mille bombes! Corbé, on a bien de la peine à te trouver.

RÉNÉ, CLAIRINE, *vivement et tremblans.*

Ciel! qui vient ici?

RENNEVILLE, *à Réné et à Clairine.*

Contenez-vous, ne tremblez pas. (*Il prend aussitôt la grosse voix de Corbé.*) Hé bien, quoi! queuq'y a? faut-il tant jurer pour...

L'INVALIDE.

Hé! cinq cent millions d'un canon! il y a trois quarts d'heure que je cours pour te chercher.... Que diable, est-ce à st'heure-ci que tu dois quitter ton poste?

RENNEVILLE, *de même.*

Et si ça m'plaît... qu'as-tu à redire? ne suis-je pas libre?

L'INVALIDE.

Libre!... Oui, va répondre ça à M. le lieutenant qui te fait demander.

RENNEVILLE.

M. le lieutenant!

L'INVALIDE.

Hé! mille tonnerres! sans doute; c'est par son ordre que je viens t'avertir de te rendre au château.

RENNEVILLE.

Est-ce qu'il y a queuq' chos' de nouveau?

L'INVALIDE.

Oh! du nouveau... oui, comme ça arrive tous les jours.. Tiens, il paraît qu'on vient t'enlever encore un de tes prisonniers.

RENNEVILLE.

Un prisonnier!

L'INVALIDE.

Oui. Comment ce que tu l'appelles? celui qui est niché dans la tour de la Bertaudière... au-dessous de la terrasse?... Cons... Constant...

RENNEVILLE.

Constantin de Renneville.

L'INVALIDE.

Hé oui! Constant... Constantin... qu'est-ce que ça m'fait à moi? Viens-tu?

RENNEVILLE.

Un moment... il attendra... si c'est un ordre de liberté...

L'INVALIDE.

Hé non!... je crois tout bonnement qu'on va le transférer... bien loin, là-bas... aux îles Sainte-Marguerite.

RÉNÉ ET CLAIRINE, *vivement.*

Aux...

RENNEVILLE, *à ces derniers, bas.*

Silence!... (*En ce moment on entend une horloge sonner huit heures.*)

L'INVALIDE.

Allons, voilà déjà huit heures qui sonnent... arrives-tu?

RENNEVILLE, *après avoir embrassé sa femme pendant que l'invalide arrange sa lanterne, paraît s'attendrir, hésite un moment; enfin il reprend son courage, et dit avec fermeté à l'invalide :*

Marche... je te suis...

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, M. DE COLBERT, UN LIEUTENANT DE LA BASTILLE, *un groupe d'invalides armés, plusieurs domestiques portant des flambeaux. Au moment où Renneville et l'invalide veulent sortir on entend un roulement de tambour.*

RENNEVILLE.

Qu'entends-je!

L'INVALIDE.

C'est monsieur le lieutenant. Mille bombes! apprête-toi à recevoir la réprimande.

(*M. de Colbert paraît. Renneville se trouve tout à coup entouré de soldats.*)

CLAIRINE, *à René.*

M. René, nous sommes perdus!...

(Clairine, René et Renneville font un mouvement pour s'échapper par le côté opposé à l'entrée des soldats.)

M. DE COLBERT.

Un moment... M. René, est-ce en effet par votre ordre qu'on a empêché mes gens de sortir de leur auberge?

RÉNÉ, *fermement.*

Oui, monsieur... Vous aviez de mauvais desseins contre cette jeune et malheureuse femme; jusqu'ici je lui avais servi de père; j'ai dû la protéger encore davantage dans un moment

où je la voyais en danger. Blâmez-moi, punissez-moi, si vous en avez le droit ; mais rien ne m'empêchera de penser que j'ai fait mon devoir.

M. DE COLBERT, *cachant sa joie et son émotion.*

Cette fermeté...

RÉNÉ.

Air de l'Opéra Comique.

Tout homme à ma place serait
Bien ferme dans sa résistance,
Surtout en songeant qu'on lui fait
Un crime d'sauver l'innocence.
J'ai fait son bien, fait son malheur:
En fait de d'voirs chacun le nôtre ;
Mais je sens que l'mien pour le cœur
Est plus doux que le vôtre.

M. DE COLBERT.

Vous n'avez pas connu mes véritables intentions; mais bientôt vous allez apprendre le résultat de votre conduite. *(Au lieutenant :)* Monsieur le lieutenant, veuillez d'abord commencer par chasser ce geolier négligent *(En montrant Renneville.)* qui ne se trouve point à son poste lorsqu'on vient pour lui signifier la liberté d'un prisonnier.

CLAIRINE, RÉNÉ et RENNEVILLE.

(Tous ensemble.)

La liberté !

M. DE COLBERT.

Qu'on lui arrache les clefs dont il est dépositaire, et qu'on s'empresse d'aller délivrer M. Constantin de Renneville.

CLAIRINE, RÉNÉ et RENNEVILLE.

(Ensemble.

De Renneville !

M. DE COLBERT.

Oui, madame, votre époux est libre. Ministre, j'ai dû faire mon devoir ; simple particulier, j'ai dû obtenir sa grâce... et là voilà... Pardonnez... je voulais vous causer à tous deux une heureuse surprise ; c'était à Paris, chez moi, dans mon hôtel que j'avais le projet de vous réunir. M. René, en prévenant mes desseins, n'a fait que me forcer à vous annoncer plutôt cette agréable nouvelle.

CLAIRINE.

Vous ne me trompez point, monsieur? est-il bien vrai !... *(Elle s'élance dans les bras de son époux.)* Renneville, mon ami, reconnais-tu ton libérateur ?

RENNEVILLE, *avec la plus grande émotion.*

Oui, je l'ai reconnu... Oui, la crainte, le trouble, l'émotion seuls m'ont empêché de tomber aux genoux de M. de Colbert. *(Il se jette aux genoux du ministre.)*

CLAIRINE et RÉNÉ, *stupéfaits et avec respect.*

M. de Colbert !

RENNEVILLE.

AIR : *Ce magistrat irréprochable.*

De son prince et de sa patrie
Ce ministre est l'appui constant ;
Pour son talent, pour son génie
Deux fois il a le nom de grand.
S'il rend à mon ame ravie
L'existence et la liberté,
C'est qu'on peut bien donner la vie
Lorsqu'on a l'immortalité.
(Tout le monde répète.)

Oui, l'on peut bien donner la vie
Lorsqu'on a l'immortalité.

M. DE COLBERT.

Mais... que veut dire... Ce déguisement...

RENNEVILLE.

Cache ce jeune homme imprudent dont l'esprit eut des torts, mais dont le cœur fut toujours devoué à son pays et à son protecteur...

M. DE COLBERT, *souriant avec bonté.*

Ha! ha!

Air du vaudeville de l'Avare.

Autrefois j'étais plus sévère;
Punir eût été mon devoir;
Mais j'ai quitté le ministère,
Et regrette peu son pouvoir. (*Bis.*)
Loin de le voir d'un œil sinistre,
Ce tour me paraît fort plaisant:
Je ris... voilà ce que souvent
On gagne à n'être plus ministre. (*Bis.*)

RÉNÉ, *à M. de Colbert.*

Me pardonnerez-vous aussi, monsieur, d'avoir eu des soupçons...

M. DE COLBERT.

M. Réné, des hommes comme vous sont trop rares pour qu'on ne s'honore pas de leur amitié.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, CORBÉ, *amené par deux invalides qui le tiennent par le collet. Corbé est en robe de chambre à fleurs d'or. Il a un bonnet de velours brodé sur la tête, des pantoufles de maroquin jaune, enfin tout le costume que Renneville était censé avoir dans sa prison.*

CORBÉ, *tout à fait ivre.*

Mes amis... mes amis... où me conduisez-vous?

M. COLBERT.

Voici, je pense, le véritable geolier.

L'INVALIDE, *au lieutenant.*

Mille bombes! monsieur le lieutenant, si j'étais de vous, je le ferais passer... à un conseil....

CORBÉ.

Point de conseils, mes amis, point de conseils! *(Le lieutenant demande avis à M. de Colbert sur ce qu'il doit faire de Corbé. M. de Colbert lui fait signe qu'il prend tout sur lui.)*

M. DE COLBERT, *au lieutenant.*

Que tout soit oublié... *(A Clairine.)* Bonne et aimable Clairine! quelle leçon pour votre époux!

VAUDEVILLE.

AIR: *De sommeiller encor, ma chère.* (De Fanchon.)

A quelque démarche légère
S'il se laisse encore entraîner,
Le simple habit de la laitière
Suffirait pour le ramener.
Pour son bien, pour votre avantage
Gardez cet habit qui nous plaît;
De vertu, d'esprit, de courage
Il possède un triple secret.

RENNEVILLE.

Sexe charmant, si vos conquêtes
Assurent le droit des vainqueurs,
Si vous tournez toutes les têtes,
Et si vous fixez tous les cœurs,
Si pour vous le dieu de Cythère
A toujours quelque nouveau trait,
C'est que l'art d'aimer, l'art de plaire
Tous deux vous ont dit leur secret.

CORBÉ, *ivre.*

Voulez-vous que rien ne vous trouble,
Voulez-vous, heureux et sans soins,
Pour le plaisir voir toujours double,
Pour les maux toujours moitié moins,
Voulez-vous, de votre existence,
Chassant la peine et le regret,
Les remplacer par l'espérance,
Dans la bouteille... est le secret.

CLAIRINE, *au parterre.*

Si votre censure sévère
Nous ôte l'espoir du succès,
De votre bruyante colère
Cachez-nous les tristes effets:
Mais si le bonheur de Clairine
Et vous intéresse et vous plaît,
Par certain bruit que l'on devine
Daignez nous mettre du secret.

FIN.

PQ
2427
S8L35

Sewrin, Charles Augustin
La laitiere de Bercy

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY